

Jean Aucagne, s.j.

8 juillet 1926 - 11 octobre 2006



Né à Lyon.

Entré le 5 novembre 1944 dans la Compagnie de Jésus, à Francheville (Lyon).

Ordonné prêtre le 31 juillet 1957.

Père Spirituel au Collège Notre-Dame de Jamhour en 1960-1961 et professeur de lettres françaises en 1970-1971 et de 1976 à 1978.

Décédé à Beyrouth.

Homélie du P. Denis Meyer, s.j. lors des funérailles, le 12 octobre 2006.

“Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu’ils font”. Au moment où il est sur le point de rendre l’esprit, Jésus, le Fils bien-aimé du Père, résume dans cette prière, tout le sens de sa vie terrestre. Il nous fait comprendre combien notre Dieu est un Dieu qui pardonne. Devant le non sens de la violence et de la méchanceté humaine, la miséricorde divine vient séparer l’homme de son péché. “Ils ne savent pas ce qu’ils font !” Dieu donne à l’homme la possibilité de ne pas se confondre avec le péché qu’il commet. L’homme est ainsi libéré de ce qui peut l’éloigner de Dieu et le faire douter de l’amour que Dieu a pour lui. Jean Aucagne aurait très bien pu choisir ce texte de Luc (23, 33-53), car pour l’homme de foi qu’il était, ce n’était pas dans la force que se manifestait le Dieu de Jésus-Christ, mais dans la faiblesse. De fait, c’est dans la faiblesse de cet homme Jésus qui meurt sur la croix que le

pardon de Dieu devient effectif. Cette idée lui tenait à cœur.

Alors qu’il était toujours à la recherche de l’expression théologique la plus juste possible sur le plan dogmatique, Jean restait toujours “admiratif” devant le mystère insondable de Dieu. Autant pouvait-il être intransigeant au niveau de la pensée, autant savait-il montrer beaucoup de compassion pour ceux qui souffraient dans leur corps et dans leur cœur. Peut-être désirait-il être le témoin de cette miséricorde divine dont il faisait l’expérience ?

Devant cette miséricorde divine, l’homme peut reconnaître ses propres faiblesses et se reconnaître pécheur... Jean était de ceux-là. Il ne se faisait aucune illusion sur ce qu’il était. Bien souvent, il a pu souffrir de son caractère emporté qui pouvait blesser les plus proches de ses compagnons à qui il voulait, par ailleurs, tant de bien. Les regrets qu’il exprimait, presque sur le champ, n’étaient pas feints. Jean était un homme qui recherchait la vérité et qui savait ce qu’est la crainte respectueuse de Dieu.

Il n’aurait sans doute pas hésité à remettre en place le premier larron qui injurait Jésus. Il l’aurait fait à sa manière, usant des différents registres qu’une langue peut recéler et qu’il connaissait bien en tant que linguiste. Si Jean était plein de compassion pour ceux qui souffrent et manifestait ainsi toute son humanité, il n’était pas de ceux qui jouent avec les choses sacrées. Attaché à la liturgie de toujours, il craignait qu’il n’y ait pas assez de respect et de révérence pour ce Dieu miséricordieux qui avait accepté de venir parmi nous. Ainsi aurait-il fait sienne la réplique du bon larron : “Tu n’as donc aucune crainte de Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous c’est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n’a rien fait de mal.”



La faiblesse d'un Dieu qui accepte de mourir sur la croix, voilà ce qui faisait chavirer le cœur de Jean. Il y a quelques jours, alors que sa santé commençait à décliner, il me confiait que son désir de se faire prêtre remontait à l'âge de dix ans. Cela lui avait valu le mépris de son instituteur. Mais Jean était fier de sa famille. Toute simple qu'elle était, elle avait permis à ses fils de faire des études bien au-delà du certificat d'études.

Au seuil de sa vie, Jean a sans doute dit comme le bon larron : "Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme Roi." Peut-être était-il pessimiste sur un certain nombre de sujets qui lui tenaient à cœur, sur la situation de l'Eglise, sur celle du Liban... mais il avait reçu l'élection de Benoît XVI avec beaucoup de joie et de consolation. Cela l'avait marqué parce qu'avant-hier, alors que le médecin lui demandait son âge, il disait avec beaucoup de satisfaction qu'il avait l'âge du pape... En fait, Jean n'était plus aussi précis qu'il ne l'avait été durant toute sa vie... il avait fait vieillir "Benedetto" de presque un an !

Chaque fois qu'il évoquait telle ou telle situation qui l'inquiétait, il le faisait avec beaucoup d'acuité, et pourtant il était toujours à l'affût d'une parole qui pouvait lui redonner, non pas espoir, mais espérance. Car c'est bien à l'espérance que notre foi chrétienne nous invite. "Vraiment, je te le déclare, aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis" . Cette parole, Jésus l'adresse au bon larron, il l'adresse à chacun d'entre nous et en particulier à notre compagnon Jean. C'est cette parole qui nous fait "espérer contre toute espérance"². Avec le Christ, Jean a remis l'esprit. Avec le Christ, il ressuscitera. Telle est la foi qui nous fait vivre.

Mon cher Jean,

Lorsqu'en t'embrassant avant-hier je te quittais, j'ignorais que c'était la dernière fois. Ce que je retiendrai, c'est le sourire qui illuminait ton visage. La crispation due à la maladie avait laissé place à un sourire apaisé. Toi qui as fait tes vœux dans la Compagnie de Jésus devant la Vierge Marie et toute la cour céleste, tu peux désormais célébrer en leur présence une liturgie qui n'aura jamais de fin. Amen.

² Rm 4, 18

